084555556



PROMENADE

EN CORSE MON 58856

(AVRIL 1895)

P. MONTARLOT



AUTUN IMPRIMERIE DEJUSSIEU PÈRE ET FILS 1895

PROMENADE

EN CORSE

SOBT SINVAL

P. MONIARLOT



NUTUA en en engranescuso sudukusut 2001

PROMENADE

EN CORSE

Le Français se déplace volontiers, mais ne voyage guère. S'il consent à passer une nuit en wagon, il ne se décide pas aisément à franchir un bras de mer. L'élément liquide lui cause une invincible répugnance. Il lui en coûtera moins de passer dix fois le Saint-Gothard qu'une fois le pas de Calais. Quand Nice et son carnaval, Monte-Carlo et ses palmiers l'attirent sur la côte d'azur, soyez assuré qu'il ne songe pas qu'au-delà de cette mer ruisselante de lumière il y a une autre côte non moins bleue, d'autres routes en corniche et d'autres alpes neigeuses. Un jour, du mont P. C.

Gros ou de la Turbie, par un temps clair, on lui montrera, se détachant sur la ligne circulaire de l'horizon, une silhouette accidentée, où sa jumelle lui permettra de discerner des montagnes dentelées et des champs de neige. En apprenant que c'est la Corse, il éprouvera une réelle satisfaction. Il inscrira dans ses notes qu'il a vu distinctement le berceau des Napoléons, et il n'y pensera plus. Sa curiosité ne réclamera pas autre chose.

Singulière insouciance! Cette Corse dédaignée offre pourtant mille fois plus d'intérêt que nombre de régions où se pressent chaque année les touristes. I'lle a un charme bien rare aujourd'hui, celui d'une beauté fruste que les raffinements de la civilisation n'ont pas altérée. Il n'y a pas de funiculaires pour escalader ses hautes cimes; mais il n'y a pas de tourniquets payants à ses points de vue, et l'odieux pourboire y est inconnu. Nulle

part le voyageur n'est l'objet de cette exploitation savante et de cette mendicité déguisée qui ailleurs vous écœurent si promptement. La nature se livre à lui sans arrangement et sans truquage; les populations avec lesquelles il se trouve en contact lui donnent le spectacle des mœurs d'autrefois. Partout il a l'impression d'un pays neuf et même un peu sauvage, dont les billets circulaires et les réclames d'hôteliers n'ont pas encore gâté l'originalité.

Et cependant, il ne faut pas se le dissimuler, on n'y va guère. L'obstacle, l'éternel obstacle, c'est la mer. Je veux bien que les cœurs sensibles s'effraient des dix-huit heures de traversée qu'exige le voyage de Marseille à Ajaccio par les Transatlantiques; mais si l'on part de Nice pour débarquer à Bastia, la durée du parcours n'excède pas douze heures. Les paquebots de la compagnie Fraissinet qui font ce

dernier service sont parfaitement aménagés; les heures de départ et d'arrivée ont été même si bien combinées qu'on ne s'aperçoit pas du trajet. Le rapide vous jette à Nice vers trois heures de l'après-midi. On a une heure pour secouer la poussière parisienne dans les nouveaux jardins qui couvrent aujourd'hui l'embouchure du Paillon: On va choisir ensuite sa cabine, et, à cinq heures, le paquebot lève l'ancre. La terre est encore en vue que la cloche du bord annonce le dîner. La Méditerranée n'est pas dépourvue de clémence, et, si elle se tient tranquille, les convives peuvent faire honneur au menu. On cause, on fume, on se couche; peut-être ne dorton pas très bien, troublé que l'on est par l'incessante trépidation de l'hélice; mais on ferme les yeux tout de même, et, quand on se décide à les ouvrir, on est arrivé. A travers le hublot de la cabine, les lumières de Bastia scintillent. Le paquebot entre lentement dans le port, où tout sommeille encore, et avant cinq heures du matin le débarquement s'est opéré sans encombre.

an entrained visitation when effect they the n.

of attent of accept once

Au cap Corse.

Adossée à de riantes collines couvertes de jardins et de villas, l'ancienne capitale de la Corse présente un agréable coup d'œil; mais elle n'est pas faite pour retenir longtemps le voyageur. Trois longues voies tirées au cordeau et bordées de maisons à six ou sept étages, la rue Napoléon, le boulevard Paoli et la rue de l'Opéra, une vaste place ouverte sur la mer, où s'élève un Napoléon drapé à l'antique, œuvre de Bartolini, de lourds édifices de marbre et de granit, le palais de justice, le théâtre, et c'est toute la ville neuve. Les vieux quartiers sont plus pittoresques. On

s'y perd dans un dédale de rues étroites; on s'enfonce à l'aventure dans les ténébreux couloirs qui les relient; on monte, on descend des escaliers qui s'accrochent aux ondulations du sol. Souvent l'odorat subit de cruelles offenses. Si les règles de l'hygiène et de la propreté sont appliquées dans la ville moderne, elles paraissent tout à fait méconnues dans ces quartiers où la domination génoise a marqué si fortement son empreinte.

Deux heures après notre arrivée, nous roulions bon train dans la direction du cap Corse. On désigne ainsi non pas précisément le promontoire final, mais toute la presqu'île qui s'allonge au nord de Bastia et qui forme un éperon d'une quarantaine de kilomètres sur douze à quinze en largeur. Une excellente route permet d'en faire le tour. Etablie souvent en corniche, elle offre une succession de points de vue qui ne le cèdent guère

à ceux de la route de Nice à Gênes. Mais nous n'attendons pas, pour être charmés, la rencontre des sites exceptionnels. N'est-ce pas déjà une délicieuse sensation, après trente heures de voyage, que de respirer à pleins poumons les effluves combinés de la mer et du maquis, en promenant alternativement ses regards de l'immensité bleue aux pentes vertes et fleuries?

Au sortir de Bastia, nous saluons la tour de la Toga, une de ces massives constructions dont les Génois ont couvert le littoral et que nous retrouverons partout. Plus loin, à Brando, dans un joli bois de chênes verts, une grotte ornée de stalactites reçoit notre visite. J'ai vu beaucoup mieux ailleurs, et les pétrifications ingénieusement éclairées m'intéressent moins que l'entourage agreste de cette caverne. Après Erbalunga et sa tour ruinée, les hameaux se font plus rares. A l'horizon, les îles d'Elbe et de Capraja

dessinent leurs vigoureuses silhouettes. Parfois la route descend au niveau de la mer; plus souvent elle se fraie un passage dans l'escarpement des falaises, contournant de petites baies et dominant des écueils déchiquetés que le flot bat de son écume.

A Santa-Severa, « marine » ou port de Luri, les chevaux soufflent un instant, puis la voiture, s'engageant dans une fraîche vallée, prend la seule route transversale qui, sur une étendue de quarante-trois kilomètres, coupe la presqu'île. En une demi-heure, nous sommes à Piazza, principal hameau de Luri. Le cocher nous arrête devant une auberge qui a tout l'air d'une épicerie. La course nous a creusé l'estomac; mais l'hôte nous fait observer avec quelque solennité que ce n'est pas le moment du déjeuner. Une heure après, quand nous avons promené nos loisirs de l'église au bureau de poste, entre les cultures de citronniers et de cédratiers qui font la fortune du pays, nous sommes admis à la table d'hôte. Ellecomprendavec nous deux convives, un commis-voyageur et un ingénieur anglais attaché à une mine d'antimoine. Celui-ci ne dit mot; mais le commis-voyageur, en réponse à quelques réflexions imprudentes, se jette à corps perdu dans la glorification du libre échange et nous assomme de considérations sur les tarifs douaniers. Faut-il être venus au cap Corse pour entendre discuter les traités de commerce et critiquer les doctrines de M. Méline?

La beauté du paysage nous fait oublier bien vite les problèmes d'économie sociale. Des villages sont juchés sur des pointes, comme dans les fonds curieusement accidentés des quattrocentistes de l'école d'Ombrie. Au fond de la vallée se dresse fièrement, sur un piton qui semble inaccessible, une tour ruinée nommée la Tour de Sénèque. On prétend que le philosophe y aurait passé les sept années de son exil en Corse. Il y a beaucoup de raisons pour révoquer en doute cette tradition ; mais une des plus concluantes, c'est que la tour est d'origine génoise. Celle-là dispense des autres. Quels qu'aient été ses locataires, la vieille forteresse offre, paraît-il, un splendide point de vue sur la Méditerranée, la mer de Toscane et une grande partie du cap Corse. Comment ne pas y grimper? Au col de Sainte-Lucie, étroit défilé où la roche a été entaillée comme une motte de beurre pour laisser passer la route, nous abandonnons notre équipage et, par un vague sentier, nous montons à l'assaut de la tour. Quand ce sentier se perd dans les broussailles, nous nous accrochons aux saillies du rocher, et nous nous hissons ainsi au faite du pain de sucre. La plate-forme est si resserrée qu'on ne peut même faire le tour de l'antique

édifice, dont un précipice défend en partie les abords. Peut-être aurionsnous pu nous épargner cette fatigue, car une complète déception nous attendait. A cette altitude de quatre cents mètres, le vent du sud-ouest, le terrible libeccio souffle en tempête. Un malencontreux brouillard flotte autour du piton. A tout instant, la bourrasque le déchire en morceaux, comme si c'était un paquet de ouate; mais il se reforme incontinent pour se faire éparpiller de nouveau. Vainement espérons-nous une éclaircie, elle ne vient pas, et force nous est de lâcher la partie. Ce n'est pas sans embarras d'ailleurs que nous redescendons. L'épaisseur du brouillard ne nous permet pas d'abord de retrouver exactement où nous sommes passés, et le double escarpement de l'arête effilée que nous avons suivie nous interdit tout changement d'itinéraire. Enfin, nous regagnons le col et notre voiture. Quelques minutes

après, le brouillard se dissipe, ou plutôt, à mesure que nous descendons vers la côte occidentale, nous le laissons sur les hauteurs où il a établi son domaine.

C'eût été fort dommage qu'il eût eu la fantaisie de nous suivre. Le rideau se lève, en effet, sur un décor superbe. Par de nombreux lacets, la route descend vers Pino, commandé par un château fort, dont les inoffensifs créneaux servent de belvédère au propriétaire, ancien maire de Bastia. La conque verdoyante où le village disperse ses jolies maisons aboutit au golfe d'Aliso et à la marine de Scala. Au sud-ouest, plus loin que le golfe de Saint-Florent, la côte très découpée s'enfuit dans la direction de l'Ile-Rousse et de Calvi, qui se laissent confusément entrevoir. Mais nous remontons vers le nord et nous suivons désormais la route qui fait le tour du cap Corse. Elle serpente à une grande hauteur, tantôt rasant des falaises presque verticales, tantôt s'enfonçant dans des entonnoirs de verdure, partout offrant de curicuses échappées sur les petits fiords qui festonnent le rivage. De beaux villages se succèdent, Morsiglia, Centuri, Ersa; mais la nuit approche, le brouillard nous enveloppe de nouveau et se convertit bientôt en une pluie pénétrante. Ces derniers kilomètres nous paraissent longs.

La voiture traverse enfin un hameau de Rogliano et s'arrête devant une maison assez isolée, dont la physionomie ne nous dit rien de bon. Le cocher frappe plusieurs fois à la porte; mais personne ne donne signe de vie. Nous attendons patiemment dans l'obscurité, sous une averse glaciale. L'huis finit par tourner sur ses gonds. Une vieille femme nous indique du geste un escalier descendant à une salle basse, où deux naturels fument leur pipe, mais où n'apparaît aucun

indice de victuaille. A force de questions, elle se résout pourtant à avouer qu'elle a des œufs et des pommes de terre. Elle retrouve même une boîte de sardines, qu'elle ouvre en notre honneur. Tout est sauvé, et, si ce souper de carême réjouit médiocrement le fin gourmet qui a bien voulu m'accompagner, il assure au moins notre existence. Les chambres, propres et spacieuses, valent heureusement mieux que la cuisine. Onze cents kilomètres de chemin de fer, deux cents kilomètres de paquebot et soixantetrois kilomètres de voiture sans solution de continuité nous avaient, au reste, donné quelque droit au repos.

Le réveil est exquis. Le soleil éclaire gaiement un des plus admirables paysages de la région. Une éclatante verdure remplit à profusion toute la conque dont Rogliano occupe le centre; des hameaux s'élèvent en terrasse sur les versants; à l'est, la

vallée s'enfonce vers la mer, qu'on voit bleuir entre les dernières pentes. Un sentier de chèvre me conduit jusqu'à un ancien couvent dont la chapelle est abandonnée. Des têtes d'anges bouffis et des ornements rocaille en décorent le portail; les enduits sont tombés, les fenêtres cintrées ont perdu leurs vitres, la porte est grossièrement barrée. Un bastion voisin, avec ses meurtrières et ses mâchicoulis, évoque le souvenir des Génois; un autre, éventré, croulant, couronne, au haut de la conque, un groupe de maisons roses à persiennes vertes. Le matin exhale sa fraîcheur; des odeurs balsamiques flottent dans l'air; la campagne est muette, et l'oreille perçoit distinctement la plainte lointaine de la mer Tyrrhénienne, qui bat, à cinq kilomètres de là, la petite jetée de Macinaggio. Mais voici que tinte la cloche argentine de l'église paroissiale. Les sons montent clairs et vibrants

dans le silence de la vallée. C'est le complément du tableau, la note poétique qui met le sceau à son attrayante beauté.

Notre aubergiste, Mme Zerbi, nous fait pour le café au lait les honneurs d'un salon décoré de chromos, de japoneries et surtout d'un portrait de M. Grévy qui plane majestueusement au-dessus des photographies de la famille. Mais il faut nous arracher à ces séductions. La descente sur Macinaggio est ravissante. Des oliviers séculaires projettent sur nous leurs frondaisons grisâtres; des villages s'encadrent dans les plantations de vignes et de cédratiers; une exubérante végétation revêt toutes les saillies et plonge dans toutes les dépressions, comme un océan aux vagues moutonnantes. Campiano surtout nous enchante avec ses tours pittoresques, ses jardins suspendus, son lavoir où se pressent des femmes aux yeux. P. C.

noirs coiffées de l'inévitable faldetta. Mais ce spectacle, que chaque circuit renouvelle, prend fin. A Macinaggio, le charme est rompu. Une brume légère estompe l'horizon; le flot déferle contre les rochers et roule de gros paquets d'algues; volontiers on se croirait sur une plage bretonne. A partir de ce petit port, nous suivons la côte jusqu'à Bastia. C'est toujours la même route en corniche s'élevant ou s'abaissant capricieusement, enjambant de petits torrents et tournoyant dans des criques solitaires. Une heure et demie après avoir quitté Rogliano, nous arrivons à la marine de Luri, où nous sommes déjà passés la veille. L'aspect de l'auberge abat un instant nos esprits. Naturellement, il n'y a rien à manger et nous continuons notre traitement d'œufs à la coque, complété par quelques ronds d'un saucisson de Milan que mon aimable compagnon de voyage a eu la prudence, au départ de Paris, de glisser dans son sac. Il y a pourtant du bœuf dans cette auberge, mais en peinture. Le papier de la salle à manger, inspiré de Paul Potter, représente de gras pâturages pleins de bétail. Il faut nous contenter de cette vue et ne pas aspirer à d'autres bifteks qu'à ceux que la tenture suggère à notre imagination. La pièce est plus convenablement meublée que ne le feraient supposer les abords négligés de l'établissement. On n'y trouve pas M. Grévy; mais le général Boulanger y fait pendant à l'annonce coloriée de l'Amara Blanqui. Décidément la Corse retarde. Si nous y retournons au début du vingtième siècle, nous aurons quelque chance d'y apercevoir le président Faure.

Deux heures après, nous étions à Bastia, et, vingt minutes plus tard, en route pour Corte.

II

Corte.

C'est une amusante histoire que celle du chemin de fer qui, exploité jusqu'à Corte à partir de 1887, met en communication, depuis le mois de novembre 1894, Bastia et Ajaccio. Les Corses, fiers et dignes dans leurs relations privées, acceptent volontiers les petits cadeaux officiels. Le gouvernement a jugé bon d'entretenir leur amitié en les dotant d'un réseau de chemins de fer qui nous coûte, à nous autres continentaux, quatre-vingts millions, sans que le département y ait contribué d'un centime. C'est déjà bien joli. Mais l'exploitation des lignes, exercée par la Compagnie des che-

mins de fer départementaux en régie et sous le contrôle de l'Etat, a été précédée d'une autre exploitation restée légendaire. Les expropriations, telles qu'elles ont été menées, ont fait la fortune du pays. Le jury était d'une libéralité inépuisable. Qu'on relise, comme je l'ai fait sur place, le spirituel volume de M. Paul Bourde, -En Corse, Paris, 1887, - et on trouvera quelques-unes de ces étonnantes décisions. On verra, par exemple, sur l'embranchement de Casamozza à Ghisonaccia, un M. Suzoni recevoir 45,000 fr. pour moins d'un hectare en terre et maquis; une demoiselle Virgitti empocher 13,000 fr. pour dixneuf ares, etc. Ailleurs, - et ceci se passait en janvier 1887, pour la construction de la ligne de Bastia à Corte, - l'Etat offrait pour treize hectares soixante-dix-sept ares la somme fort raisonnable de 31,000 fr. Le jury a alloué 446,105 fr., ce qui donne une

moyenne de 32,400 fr. par hectare. Je ne sais si les expropriés se sont tenus pour satisfaits; mais l'opération a valu pour eux la découverte d'une mine d'or, si l'on considère que les meilleures terres en vignes auraient pu valoir cinq mille francs l'hectare avant le phylloxéra et que les autres, consistant en simples maquis, auraient été largement payées à raison de cent francs.

Que voulez-vous? Les Corses n'oublient pas leurs intérêts particuliers et, s'ils se lâchent parfois des coups de fusil, ils s'entendent parfaitement en d'autres occasions. Ce sont d'excellents patriotes, sans doute, et ils aiment tendrement la France; mais cette tendresse est celle d'un enfant pour sa nourrice : elle est proportionnelle à l'abondance du lait qu'il en tire. Or cette fois, dans l'affaire du chemin de fer, la succion a été si complète que l'Etat s'en est trouvé

fatigué. C'est ainsi que la ligne orientale a été arrêtée à l'insignifiante station de Ghisonaccia. Quand le jury d'expropriation aura cessé d'examiner les terres à l'aide de lunettes grossissantes, on songera à continuer le chemin de fer jusqu'à Bonifacio; mais pour le moment il y a un peu de marasme dans les sphères administratives.

Si la Corse, était d'un rapport fructueux, peut-être le gouvernement ferait-il bon marché de cette exploitation; mais l'île produit peu et coûte fort cher. Bon an mal an, elle rapporte en chiffres ronds six millions, et l'Etat y dépense dix-neuf millions. Le département nous coûte donc treize millions. Ce n'est pas une somme négligeable, et vraiment les insulaires, seuls à profiter des chemins de fer dont on les gratifie si généreusement, pourraient mettre plus de discrétion dans leurs demandes d'indemnité.

Le parcours de Bastia à Corte est fort intéressant. A dix kilomètres de la ville, on laisse à gauche le vaste étang de Biguglia, qu'une mince levée de sable sépare de la mer. Si ses anguilles sont renommées, ses miasmes ne le sont pas moins. La plaine voisine est d'une rare fertilité; mais la malaria en chasse les habitants pendant l'été. Toute la côte orientale, du reste, est pestilentielle. Les nombreux petits fleuves qui la sillonnent finissent en marais, et l'écran formé par les montagnes occidentales empêche le mistral d'en balayer les exhalaisons.

A Casamozza la ligne d'Ajaccio bifurque avec celle de Ghisonaccia. Abandonnant ensuite la proximité de la mer, elle s'enfonce dans la sauvage vallée du Golo. Ponts, tunnels et viaducs se succèdent dès lors sans interruption. Quelques traces de culture se manifestent çà et là; mais le maquis règne en maître, tapissant les montagnes de ses

fourrés impénétrables, où le myrte, l'arbousier, le lentisque, la bruyère arborescente confondent leurs feuillages odorants. La fièvre paludéenne y règne aussi, et la vallée est si malsaine pendant l'été qu'il est recommandé aux voyageurs de relever les glaces des wagons, si le soleil est couché ou n'a pas encore paru.

En passant à Ponte-Nuovo, on nous fait remarquer le pont historique qui a donné son nom au hameau. C'est làque les Corses, commandés par Pascal Paoli, livrèrent, le 9 mai 1769, leur dernier combat contre les troupes françaises. Le pont fut le théâtre d'un affreux massacre, et le rêve d'une Corse indépendante s'évanouit pour jamais. Trois mois après, l'île cédée par la république de Gênes était réunie à la France. Plus loin, l'embranchement de Calvi et de l'Ile-Rousse se sépare à Ponte-Leccia de la ligne principale. Au fond de la vallée appa-

raît le Monte Rotondo avec ses grands champs de neige. La voie décrit d'interminables lacets et s'élève sur le flanc d'arides montagnes. Le site respire une sévérité terrifiante. Tout en bas, dans les pierres et les éboulis, coule un torrent qui ne paraît pas bien méchant, et cependant à Omessa, dont nous traversons la gare, il a fait récemment des siennes. Le 27 mars 1895, à la suite d'un orage, il a débordé furieusement et il a emporté le cimetière de la commune, soulevant les tombes, entraînant les cercueils défoncés et exhumant les morts. Une femme enterrée depuis peu a été retrouvée par des bergers à quelques kilomètres de là, accrochée à un arbre et reconnaissable à ses vêtements. Est-ce une assez macabre aventure?

La situation de Corte, étagée sur le flanc d'un rocher coupé brusquement par un à-pic formidable, est extrêmement pittoresque. Il ne faut pas chercher de monuments dans cette petite ville de cinq mille âmes, à moins qu'on ne considère comme tels la statue de Paoli et celles d'Arrighi de Casanova, duc de Padoue. Mais quand on a dépassé le boulevard rectiligne sur lequel donnent les deux ou trois hôtels, on pénètre dans une vieille cité tortueuse aux rues grimpantes et aux aspects imprévus. Une de ces rues, dont le pavage date au moins de la domination génoise, nous conduit à la citadelle.

L'accès nous en est d'abord défendu; mais l'exhibition d'une carte d'identité agrémentée d'une photographie fait lever promptement l'interdiction. Fort courtoisement, le commandant nous autorise à visiter les casernements sous la conduite d'un sergent et avec la seule recommandation de ne prendre aucune note.

Nous n'avions pas fait deux cents pas qu'un lieutenant nous rejoint :

- Pardon, Messieurs, fait-il, le bruit court au poste que vous avez des appareils de photographie, et alors...
- Vous voyez, mon lieutenant, que nous n'avons rien dans les mains, rien dans les poches; mais, en serait-il autrement, serions-nous même Allemands ou Italiens, que pourrions-nous bien, dites-moi, photographier utilement dans votre vénérable forteresse, dont les plus récents aménagements datent du règne de Louis XV?

Je crois bien que le lieutenant avait saisi ce prétexte pour échanger quelques mots avec des compatriotes du continent, car il sourit et passe à un autre sujet. C'est un homme aimable, instruit, qui possède à fond l'histoire de la Corse et qui, dans les loisirs de cette maussade garnison, en a consulté tous les chroniqueurs, depuis le vieux Petrus Cyrnæus jusqu'au moderne Ferdinand Gregorovius. Il se

constitue notre cicérone, et, renvoyant le sergent, nous promène dans les divers quartiers. Il nous montre en passant les cachots des Arabes insurgés en 1871 et la fenêtre grillée d'une autre pièce où Blanqui fut détenu en 1849. Au point culminant, par les créneaux ouverts sur le dernier chemin de ronde, on découvre un vaste panorama. A l'ouest, le rocher tombe verticalement et les bastions semblent littéralement soudés à ce piton qui domine de plus de cent mètres le cours du Tavignano. Deux gorges presque parallèles débouchent d'une enceinte de sombres montagnes, celle de ce même Tavignano et celle de la Restonica, qui peuvent se disputer la palme de la sauvagerie. Au levant, c'est la ville, dont les vieilles maisons aux toits délabrés dévalent rapidement vers le Tavignano. Tout au fond se déploient en hémicycle, à demi voilées par les nuages, les montagnes de la Castagniccia, depuis celles qui avoisinent Orezza, jusqu'au Monte Gaggio, auquel s'appuie le bourg de Piedicorte.

Au pied de la citadelle se dresse, lézardée, décrépite, toute noire, une maison historique, la maison Gaffori, où l'on voit encore les traces des balles tirées en 1750 par les Génois. Un autre souvenir s'y rattache : elle fut habitée en 1768 par les époux Charles Bonaparte; Joseph y naquit et Napoléon y fut conçu.

Une courte promenade nous édifie sur la propreté locale. L'apparence des maisons est trompeuse. Ne pouvant, faute d'espace, s'étendre en largeur, la ville s'est développée en hauteur. La plupart des immeubles ont cinq, six, sept étages, qui appartiennent à autant de propriétaires; mais leurs larges façades ne réussissent pas à dissimuler la misère et la saleté. Souvent les murs intérieurs ne sont même pas enduits. Derrière ces tristes logis,

d'ignobles cloaques recèlent des amas d'ordures qui fermentent à l'air libre. La vente d'une maison comprend, paraît-il, la cession d'une bande de terrain, large d'un mètre, qui semble empruntée à la voie publique et qui sert de dépotoir. Chacun a un droit qui n'a pas été inscrit dans la déclaration des droits de l'homme, mais qui n'en est pas moins imprescriptible, le droit de « jet » ou la faculté de se débarrasser des immondices en les précipitant dans le fossé commun. On devine les cascades que les habitants des étages inférieurs voient passer sous leurs yeux et à belle portée de leur nez. Je remarquais çà et là, audessus des fenêtres, des auvents que l'architecture ou l'exposition n'expliquait nullement. Ces abris protecteurs ne sont autre chose qu'une assurance contre l'exercice du droit de jet. Comment la peste n'est-elle pas en permanence dans ces rues dégoûtantes? Il

faut en faire honneur au soleil, qui est l'ennemi déclaré des microbes et qui pompe les miasmes avec une infatigable complaisance.

Notre itinéraire avait pour objectif le bourg d'Evisa, dont la position et les alentours résument toutes les beautés de la Corse. Nous nous proposions de nous y rendre de Corte par le défilé de la Scala di Santa-Regina, la région pastorale du Niolo, les grandes forêts de Valdoniello et d'Aïtone; mais la neige tombée le mois dernier met obstacle à nos projets. Il y en a, nous dit-on, deux mètres au col de Vergio, et l'administration des ponts-et-chaussées a fait prévenir les touristes de l'hôtel Paoli que la route était obstruée pour quatre ou cinq semaines. Attendre à Corte l'expiration de ce délai serait un peu long.

Nous gagnerons Evisa par une autre voie, et, rayant forcément de notre programme le passage du Niolo, nous partons sans plus tarder pour Ajaccio.

Le trajet prend moins de quatre heures. Certaines sections du chemin de fer rappellent par l'audace de leur construction la ligne fameuse du Gothard. Quand la voie, abandonnant la vallée du Tavignano, s'engage dans la gorge du Vecchio, elle se met à décrire d'immenses contours, sautant par-dessus les torrents ou s'aventurant sur des remblais d'inquiétante apparence. Bientôt les châtaigniers se montrent. Mais l'hiver s'est prolongé en Corse comme sur le continent, et, quoique nous soyons au 20 avril, pas une feuille ne verdoie sur les vigoureux rameaux. Par-dessus les pentes auxquelles ces arbres plusieurs fois séculaires se cramponnent de toute la force de leurs puissantes racines, le Monte Rotondo dresse quelques-unes de ses crêtes marbrées de neige. Lentement le train monte vers Vivario.

P. C.

Un pont franchit le torrent à soixantequinze mêtres au-dessus de son lit; des gouffresse creusent de toutes parts; des rochers pointus hérissent les déclivités fuyantes. Le temps ne manque pas pour admirer ces aspects sauvages, car le chemin de fer, embrouillé comme le fil d'un écheveau, semble revenir constamment sur lui-même. Parfois on aperçoit trois étages de rails presque superposés et plusieurs bouches de tunnels d'où s'échappent encore quelques bouffées de vapeur.

Cependant les arbres se resserrent, les essences se multiplient, les pins Larix s'élancent vers le ciel : c'est la grande forêt de Vizzavona. Plus haut la route de terre passe le colou « foce » du même nom. Moins soucieux de plaire aux touristes, le chemin de fer s'enfonce, à une altitude de neuf cents mètres, dans un long tunnel dont la traversée ne demande pas moins de huit minutes. Deux autres tunnels et une

dizaine de viadues jetés sur des ravins se succèdent à peu d'intervalle. On descend maintenant vers Bocognano. Les maisons de ce bourg, villégiature favorite des Ajacciens, blanchissent entre des châtaigniers géants. C'est à deux heures et demie de marche, dans la gorge profonde de la Pentica, que se trouvait la retraite des célèbres bandits Bellacoscia, qui ont tenu le maquis pendant quarante ans et défié avec succès toutes les forces administratives.

Le paysage accentue encore sa farouche grandeur. La voie, docile aux fantasques détours que lui imposent les ravines latérales, se courbe et se recourbe, offrant à tout instant le spectacle imprévu d'enceintes closes dont on ne peut pas deviner l'issue. Au-delà de ces rampes, la vallée s'étrangle jusqu'à n'être plus qu'un défilé où la rivière de Gravona, le chemin de fer et la route de terre se cotoient frater-

nellement. Déjà un air plus chaud se fait sentir; au sud-ouest, le ciel est sans nuage; les brouillards qui flottent dans les gorges et s'attachent, comme des collerettes, aux hautes cimes, ne se hasardent pas aux abords de la mer. Les montagnes s'abaissent graduellement et démasquent une surface bleue pailletée d'étincelles : c'est le golfe d'Ajaccio. La voie le contourne, comme pour mieux faire valoir ses inflexions gracieuses. Sur l'autre rive, avec une nonchalance méridionale, Ajaccio s'allonge au pied de collines mollement arrondies, tandis qu'au nord est le Monte d'Oro lève sa tête par-dessus les croupes enchevêtrées qui nous resserraient tout à l'heure dans les méandres de leurs gorges. On ne peut souhaiter une plus agréable arrivée.

III

Ajaccio.

La seconde impression ne détruit pas la première. La ville n'est pas grande, mais elle est charmante. Le cours Napoléon, qui la traverse du nord au sud, a des allures de grand boulevard. Tout le commerce est là, un petit commerce, par exemple. Les articles de fabrication locale sont infiniment rares. Je ne vois guère à noter que des gourdes montées ou des réductions pour broches et coupepapier de ces poignards qui servent aux indigènes à animer les opérations électorales et les relations de famille. Les gens de mœurs douces qui aiment le cédrat peuvent aussi s'en approvisionner. A vrai dire, le pâté de merles, qui est une des plus affriolantes spécialités de l'île, aurait nos préférences; mais la saison en est passée, l'article est épuisé depuis un mois, et, si un hasard heureux ne nous avait favorisés, nous en serions encore à ignorer l'ineffable succulence de ce mets digne des dieux.

Les Corses ne songent même pas à faire valoir leur pays. Croirait-on que dans cette ville d'Ajaccio où de nombreux étrangers viennent hiverner, on ne trouve pas aux étalages une seule photographie des sites merveilleux que l'île offre à profusion? C'est pousser bien loin l'horreur de la réclame.

Le houlevard du Roi-Jérôme, ouvert en partie sur la mer, est une autre voie magistrale. Les frères Lanzi, qui sont à la fois banquiers, changeurs, entrepreneurs de transports maritimes et marchands de nouveautés, y ont de grands magasins qui rappellent de fort loin le Louvre ou le Bon-Marché. Ce que nous y avons vu de plus intéressant, c'est du drap corse, un tissu très rude en poil de brebis qui sert à la confection des capes et des manteaux. On ne saurait rien imaginer de plus solide et de plus imperméable; mais ce que ce doit être chaud!

La place du Diamant emprunte une partie de sa beauté au voisinage de la mer. Le monument de la famille Bonaparte, érigé en 1865 du côté sud du terre-plein, regarde le golfe. Sur un haut piédestal, Napoléon se dresse à cheval; plus bas, aux quatre angles, ses frères en costume romain lui font cortège. La forme générale, qui est peut-être celle d'un énorme encrier, a soulevé des critiques; mais ces figures de bronze se détachent heureusement sur la surface bleue de la mer ou sur le fond violet des montagnes qui enceignent le golfe. Le plan du monu-

ment est de Viollet-le-Duc. Je m'étonne que cet esprit novateur, ennemi du poncif, hostile aux imitations de l'antiquité, ait drapé tous ces Bonapartes à la romaine. Sans doute, l'idée-mère du groupe, c'est l'apothéose, la déification de la famille, et jusqu'à présent on n'a jamais vu de demi-dieu en redingote ou en habit à la française. Il y avait pourtant autre chose à trouver que ces toges banales et ces manteaux rebattus. Est-ce parce que j'ai vu autrefois le roi Jérôme? Mais il m'est impossible de le prendre au sérieux sous cet accoutrement qui me fait penser à Marc-Aurèle ou à Trajan.

L'avenue du Premier-Consul aboutit à la place des Palmiers. Une statue de Bonaparte en marbre blanc surgit au milieu d'une corbeille de bananiers et de bambous, dont les eaux d'une fontaine, vomies par la gueule de quatre lions, rafraîchissent la verdure tropicale. L'hôtel de ville, tout voisin, est un édifice simplement correct. Au premier étage, un grand salon offre une collection de portraits et de bustes relatifs à la famille Bonaparte. Le riche mobilier qui le décore est un legs du cardinal Fesch. A la place d'honneur, Napoléon trône, revêtu du manteau impérial, la couronne en tête et le sceptre à la main : c'est le tableau de Gérard, si connu par la gravure. Une foule d'autres portraits gravitent autour de l'astre central, Charles Bonaparte, Louis, Jérôme, Napoléon III, l'impératrice Eugénie, etc., sans parler des Bacciocchi et des Ramolino. Nombreux aussi sont les bustes. Un marbre de Trentanova, daté de 1818, retrace les traits majestueux de Mme Letizia; un autre, de Canova, représente Napoléon dans tout l'épanouissement de sa beauté césarienne. Bosio a sculpté la délicieuse figure du roi de Rome et Carpeaux a laissé un vivant souvenir du prince impérial, daté de, 1865. Je note enfin une statue du roi Louis posée à même dans un coin du salon. Dernièrement un Anglais myope, se retournant brusquement, a heurté le frère de l'Empereur, et celui-ci, lui ripostant de sa main tendue, l'a envoyé rouler sur le parquet.

Sur la cheminée, on a placé le buste du cardinal Fesch, qui a été un des bienfaiteurs de la ville, et tout à côté un petit Carnot en biscuit de Sèvres. Que fait ce dernier en cette compagnie de princes et de rois? Je veux bien que la ville d'Ajaccio conserve l'envoi qui a suivi le voyage présidentiel du mois d'avril 1890; mais la place qu'il occupe n'était vraiment pas indiquée.

Les monuments d'Ajaccio n'exigent pas une longue visite. La cathédrale est une église italienne absolument quelconque, et l'on n'y regarde guère que la cuve en marbre blanc où Napoléon fut baptisé deux ans après sa naissance, le 27 juillet 1771. Le palais Fesch est un massif édifice, où divers services, musée, collège, bibliothèque, ont été réunis, et auquel s'accole une chapelle construite en 1856 pour servir de sépulture à la famille Bonaparte; la préfecture s'entoure d'un jardin tout fleuri de glycines; le théâtre est placé sous le vocable de saint Gabriel, etc. Mais à quoi bon poursuivre ce dénombrement? La curiosité est ailleurs. Ce qu'on cherche tout d'abord, c'est le nid de l'aigle, c'est la maison où est né Napoléon. Elle est située rue Saint-Charles, dans la vieille ville, en face d'une petite place carrée qui a été arrangée en parterre et qui dépend de la propriété. Nécessairement l'impression du visiteur naît du contraste entre ce logis bourgeois et la prodigieuse destinée de l'homme qui y a vu le jour. Mais il ne faut pas s'exagérer l'humilité du berceau. La maison de Charles Bonaparte était pour l'époque, dans la cité primitive groupée autour de la citadelle, une demeure relativement vaste et confortable.

Elle n'avait alors qu'un étage; le second étage a été bâti ultérieurement par un membre de la famille Ramolino qui avait racheté l'immeuble après 1815.

Une porte bâtarde vous introduit dans un étroit vestibule, où prend naissance tout de suite l'escalier qui monte aux étages supérieurs. On visite d'abord le grand salon, dont le plafond est peint en détrempe et les murs simplement blanchis au lait de chaux. Un canapé, une table ronde, deux fauteuils, une dizaine de chaises en constituent l'ameublement; mais aucun de ces objets n'offre la moindre authenticité. Il n'y a de sérieux que le clavecin de Mme Letizia. Un jour, devant cet instrument — et le trait nous a été conté par un témoin oculaire — un

journaliste parisien laissa échapper cette réflexion :

— Tiens! elle était donc à son aise, cette femme-là?

Le mot outra la concierge, et elle lança à la tête du visiteur abasourdi cette réplique d'une tournure vraiment antique:

— Cette femme-là, Monsieur, elle a fait un empereur et trois rois.

Au salon succède un cabinet de travail avec quelques meubles en marqueterie. Puis vient la chambre où naquit Napoléon. Elle renferme un lit de l'époque Louis XV peint en blanc; mais Mme Letizia, comme on sait, n'eut pas le temps de s'y jeter, et elle accoucha sur une chaise longue tendue de soie verte. Aux côtés de la cheminée sont accrochés deux cadres ovales, le portrait de Mme Letizia peint à l'huile et celui, dessiné au crayon, de son fils Louis.

Derrière cette chambre, où se con-

centre l'intérêt de la maison, se trouve la salle à manger, dont les fenêtres donnent sur la petite place Letizia. Il y a encore, après la chambre à coucher, un salon des fêtes; mais cette grande pièce, éclairée par cinq fenêtres, meublée de deux consoles et d'assez vilains fauteuils, décorée de quatre bronzes rapportés d'Italie, a été créée par Napoléon sur l'emplacement d'une terrasse. Elle aboutit à plusieurs petites chambres séparées autrefois du reste des appartements, un cabinet ou fumoir. une chambre qu'on dit avoir été celle de Napoléon, jeune officier, une autre où se trouve la chaise à porteurs de Mme Letizia, dont les panneaux ont disparu et dont le cuir a été fort émietté par l'indiscrète curiosité des visiteurs.

Si l'on veut se mettre en règle avec l'épopée napoléonienne, on fait un pèlerinage à la grotte du Casone, où Napoléon enfant allait, selon la tradition populaire, se livrer à de précoces méditations. On suit le cours Grandval, qui est avec quelques rues transversales la partie neuve de la ville et le séjour favori des étrangers, et, après la place, aussi carrée que déserte, du Casone, on trouve dans les arbres une grotte formée par deux blocs de granit qu'un caprice de la nature a inclinés l'un contre l'autre. Ce n'est pas la peine, au surplus, de s'exalter l'imagination, car la légende est inexacte, et il paraît que Napoléon, dans ses jeunes années, n'est jamais venu là. Mais la grotte est une première étape pour monter à la fontaine du Salario. En une demi-heure d'ascension, par une route tracée à travers des bosquets d'oliviers et de pins maritimes, on atteint un point qui offre une vue captivante. Ajaccio, couché le long de son golfe, repose à l'abri de ses collines disposées en paravent. Sur la mer d'un bleu turquoise, les côtes dessinent leurs anses et leurs promontoires couronnés de tours. La pointe de Porticchio, celle de la Castagna, celle des Sette Navi, voisine du pénitencier agricole de Chiavari, se découpent en festons successifs jusqu'au cap Muro, qui cache le golfe de Valinco et les abords de Propriano. Au nord et à l'est s'échelonnent plusieurs plans de montagnes, dont les teintes bleuâtres font valoir l'éclatante blancheur du Monte d'Oro. Tout se trouve réuni dans cette perspective enchanteresse, les belles lignes, les eaux scintillantes, la magnificence de la végétation, les senteurs aromatiques, l'irradiation de la lumière. Plus haut, la route s'infléchit et suit à mi-côte l'étroite vallée de Saint-Antoine; mais les maquis anémiés qui hérissent le flanc de la montagne et la vue du pénitencier de Castelluccio, situé de l'autre côté du ruisseau, ne compensent pas le petit supplément de fatigue qu'impose la montée.

D'autres aspects nous attendent sur la route en corniche qui longe toute la partie orientale du golfe et aboutit à la tour de la Parata. Après la chapelle des Grecs les premières pentes de la montagne se couvrent de petits mausolées. C'est le « Village des tombeaux, » la « Nécropole » d'Ajaccio. Les familles ont là, disséminées dans la verdure, en face de la mer, des sépultures fastueuses ou modestes, de simples cippes épars au milieu d'arbustes poussés à l'aventure, ou des chapelles à frontons et à colonnes. Il y a une certaine poésie dans l'emplacement de cette cité des morts, que n'enserre nul mur de clôture et dont le silence n'est troublé que par le rythme des flots. Mais les épitaphes sont prétentieuses comme ailleurs. La première qui me tombe sous les yeux est celle de « Marietta Nardo, décédée à l'âge de dix-neuf ans, après de brillantes études couronnées par le brevet supérieur de l'enseignement primaire. » On attache en ce pays une importance si capitale à tout ce qui est officiel que la possession de ce brevet supérieur a dû consoler quelque peu les parents de cette pauvre fille. En tout cas, la postérité n'ignorera pas ses succès universitaires.

Sans poursuivre la route, on découvre du cimetière la tour génoise de la Parata, qui se dresse à l'extrême pointe du golfe, et les îles Sanguinaires, ainsi dénommées, dit-on, de leur couleur rougeâtre. Au coucher du soleil, ces ilots semblent environnés d'une gloire. Et quand on reprend le chemin d'Ajaccio, les mêmes rayons obliques éclairent vivement les hauteurs qui forment la bordure du golfe. Les flancs des montagnes plus éloignées se teignent de gris-perle, de rose, de lilas, d'améthyste; les nuances vont en se dégradant jusqu'aux champs de neige du Monte d'Oro, qui marque, comme une borne

gigantesque, les confins de l'horizon. C'est partout une tonalité légère, irisée, infiniment délicate, où se fond dans une exquise harmonie toute la gamme des couleurs.

La nuit tombe. La population se presse sur le cours Napoléon et sur la place du Diamant; les cafés s'emplissent, les tables encombrent les trottoirs. Les Corses ne quittent guère ces établissements, et ils y jouent avec ardeur. Il ne faudrait pas croire que leurs consommations se bornent, comme celles d'autres Méridionaux, les Grecs, par exemple, ou les Italiens, à quelques verres d'eau fraîche. Chez eux l'alcool est malheureusement à bon compte, puisqu'il n'y a pas de lois fiscales et que le commerce des spiritueux est libre. Ils en profitent jusqu'à l'abus. Le goût de l'absinthe s'est développé avec une rapidité funeste. Partout, sur les dressoirs des cafés comme dans les auberges de dernier ordre, on ne voit que des flacons marqués Pernod. Une réforme qui appliquerait à la Corse les mêmes taxes que sur le continent serait fort salutaire au point de vue de la morale et de l'hygiène; mais la mesure est trop sensée pour qu'on la prenne jamais.

La politique est une autre plaie du pays. Le rêve de tout Corse est de détenir une part quelconque du pouvoir, si infime soit-elle. On assure qu'il y a cent demandes pour une place de cantonnier. Quel doit être alors le déchaînement des ambitions, quand il s'agit de la mairie ou du conseil général! Nul n'ignore comment se tripotent les élections. La victoire est presque invariablement le résultat de la fraude ou de la violence. Les coups de fusil et les altérations de bulletins sont la monnaie courante. De joyeuses comédies alternent avec les tragédies sanglantes. J'aime beaucoup l'histoire de ce maire qui, présidant le bureau, tenait négligemment sa main gauche dans sa poche. Cette poche recélait un petit morceau de lard. Si l'électeur qui se présentait était sûr, l'honorable administrateur lui prenait son bulletin de la main droite vierge de tout contact graisseux; si, au contraire, le votant était notoirement hostile ou simplement douteux, le même maire recueillait le bulletin de la main gauche, et comme ses doigts laissaient nécessairement des traces, voilà un bulletin qui se trouvait porter une marque extérieure et qui, au dépouillement du scrutin, ne pouvait manquer d'être déclaré nul.

On nous conte une autre anecdote. Un maire présidait récemment les opérations électorales. A trois heures, il n'y avait plus que lui dans la salle et son concurrent qui, depuis le matin, ne perdait pas l'urne de vue. Tous les électeurs avaient voté. A quoi bon s'ennuyer plus longtemps?

- Est-ce que vous tenez beaucoup à rester jusqu'à six heures? demande insidieusement le maire.
- Ma foi, je ne m'amuse pas énormément, mais je ne serais pas fâché non plus d'assister au dépouillement.
- On peut tout concilier. Nous allons mettre l'urne en lieu sûr et vous viendrez dîner avec moi.

Et le digne maire prend sous les yeux de son rival les précautions les plus efficaces pour mettre l'urne à l'abri des mains indiscrètes. Il enferme ce vase précieux dans un placard, dont il remet la clef au candidat, ferme la porte de la salle, en prend lui-même la clef et met à cette porte un gendarme avec ordre de ne laisser entrer qui que ce soit. Tout cela était fort rassurant. Les deux adversaires dînent avec la plus franche cordialité. Quand on retourne compter les voix, le concurrent n'en a plus une pour lui, alors qu'un certain nombre de ces mêmes

voix lui paraissaient acquises. Personne pourtant n'était entré; le gendarme déclarait avoir fait bonne garde. Qu'était-il arrivé? Et quel miracle avait pu dénaturer le vote? C'était bien simple. Le placard pratiqué dans le mur était accessible d'une pièce voisine. Pendant que les deux concurrents festinaient, la femme du maire, s'introduisant par des voies détournées, était venue explorer l'urne et avait opéré la conversion des bulletins. Les rieurs furent naturellement du côté du maire, qui avait imaginé ce dépouillement prématuré du scrutin.

A qui se plaindre en pareil cas? Les magistrats sont souvent à la hauteur de leurs justiciables. Ce qu'on rapporte des juges de paix est audessous de la vérité. Plusieurs de ces courtiers électoraux sont des repris de justice. Un juge de paix dont nous avons traversé le canton a passé devant les assises pour coups et blessures sur la personne de son père. Ses amis du jury l'ont acquitté, et il est remonté glorieusement sur son siège.

Les Corses ont assurément des défauts. Qui n'en a pas? On pourrait leur souhaiter un goût plus vif pour le travail, moins d'ardeur à pourchasser des emplois et à émarger au budget, un sentiment plus vrai de la justice et de la légalité. Mais ils possèdent aussi d'évidentes qualités. Ils savent se contenter de peu, dédaignent le bien-être, ont de la dignité naturelle, une réelle politesse envers les étrangers, des mœurs hospitalières. Jamais ils ne tendent la main. En dix jours et à courir sur toutes les routes, nous n'avons pas rencontré un seul mendiant, et cependant la vie n'est pas aisée dans les campagnes. Quelle différence de caractère avec les voisins d'en face?

IV

Château de la Punta.

Si l'incendie des Tuileries en 1871 a été un acte de vandalisme, on ne sait trop comment qualifier l'arasement de ces mêmes Tuileries en 1888. Le pavillon central de Philibert Delorme avait résisté à dix-sept années d'incurie et d'abandon. Le gouvernement attendait impatiemment qu'il s'effondrât, et, comme la vieille architecture tenait bon, il a fallu enrôler toute une armée de démolisseurs pour en venir à bout. Notez que ce même gouvernement entretient une commission des monuments historiques et jette feu et flamme aussitôt qu'un particulier ou qu'une municipalité touche à

un moellon des édifices ainsi qualifiés. Mais les pierres des Tuileries étaient entachées de réaction; elles avaient abrité la monarchie sous ses deux formes, empire et royauté. La politique, l'intelligente politique les condamnait à mort, et le palais a dû tomber, comme une insignifiante masure, sous le pic des manœuvres.

Cependant les Tuileries n'ont pas péri tout entières. Il s'est trouvé un Corse pour reconstituer avec les matériaux mêmes le pavillon central. Si l'on veut revoir une partie du palais, si l'on veut toucher ces colonnes frôlées jadis par les rois et les empereurs, il n'y a qu'à gravir une des montagnes voisines d'Ajaccio. On aura du même coup un des plus beaux panoramas de la Corse.

C'est le duc Jérôme Pozzo di Borgo qui, avec son fils le comte Charles, a eu l'idée de cette reconstitution. Comme le porte l'inscription gravée en lettres d'or au-dessus de la porte, ils ont voulu « conserver à la patrie corse un précieux souvenir de la patrie francaise. » Sans pénétrer dans l'intimité de leurs sentiments, il est permis de supposer que ce n'est pas la ferveur bonapartiste qui les a inspirés. Leur oncle, le comte Pozzo di Borgo, qui fut ambassadeur de Russie, se montra de tout temps un des ennemis les plus acharnés de Napoléon, et il ne semble pas que cette inimitié ait fini avec lui. Quoi qu'il en soit, le pavillon central des Tuileries loge aujourd'hui les Pozzo di Borgo, après avoir abrité le maître de l'Europe et les rois qui avaient recueilli son sceptre brisé. Ce n'a pas été chose aisée que de le relever. Le lieu choisi était à six cent soixante mètres d'altitude, au milieu d'un domaine de douze cents hectares qui couvre les flancs de la montagne. Il a fallu construire des kilomètres de route à travers les rochers et les

maquis, et hisser ensuite les lourds matériaux. Les colonnes et les frises des Tuileries n'arrivaient pas seules du continent; la pierre de taille était de même provenance et la Corse ne fournissait que le remplissage des murs. Toutes ces difficultés ont été vaincues; la construction, commencée en 1886, a été terminée en 1891, et la décoration intérieure a pris fin en 1894.

Le château s'aperçoit de très loin. L'effet en est médiocre. A distance, c'est une simple maison carrée de l'aspect le plus bourgeois. On voudrait à cette hauteur, dans cette situation sans égale, une silhouette mouvementée, des saillies, des décrochements, une pittoresque irrégularité; mais l'architecte ne s'en est pas préoccupé ou il a eu les mains liées par les matériaux à employer. Ce n'est qu'en arrivant au pied même de l'édifice qu'on en perçoit réellement les proportions et le style solennel.

La Punta est à treize kilomètres d'Ajaccio; mais comme on monte constamment, le trajet exige deux heures en voiture. A six kilomètres de la ville, on quitte l'ancienne route de Vico pour prendre à gauche le chemin qui a été créé par le duc et qui s'élève en lacets à travers des maquis luxuriants et des quartiers de roche. A mesure qu'on monte, la vue s'élargit. Des myrtes, des genêts dorés, des bruyères aux fleurs blanches forment des haies touffues. Parfois, quand ces arbustes s'éloignent, une légère sensation de vertige vous prend au bord des gouffres que le chemin rase de près. On rencontre d'abord sur un mamelon la chapelle funéraire des Pozzo. Si on lève la tête, on aperçoit le château en raccourci; mais que de circuits encore pour y arriver!

Enfin nous y voilà. Ce n'est pas exactement le pavillon central des Tuileries qui revit sous nos yeux, et le toit n'a rien de commun avec le dôme que nous avons connu; mais la décoration générale a été empruntée au vieux palais. Quand les brocanteurs officiels ont mis à l'encan les vénérables débris, le duc a racheté les fûts de colonnes, les frises sculptées qui régnaient au-dessus des fenêtres, divers autres détails d'ornementation, et l'architecte, nanti de ces éléments, a dû se livrer à un curieux travail d'adaptation. La teinte de la pierre indique souvent l'origine; mais la restauration des parties mutilées a été assez habilement faite pour qu'on puisse quelquefois s'y tromper. L'édifice se compose de deux étages ou plus exactement d'un rez-de-chaussée élevé et d'un étage. La façade du nord, celle qui regarde la pleine mer, est décorée de pilastres et surmontée d'un fronton avec une Renommée et deux cariatides. Celle du sud repose à chaque étage sur huit colonnes dont le premier rang

appartient à l'ordre ionique, le second à l'ordre corinthien. Le perron à double révolution reproduit enfin le célèbre escalier Renaissance du palais de Fontainebleau.

Profitons de l'absence des maîtres du château pour en visiter l'intérieur. Quand on a gravi le perron côté cour, on entre dans un vaste hall sobrement meublé, d'où part un grand escalier en pierres blanches. On passe de là dans la bibliothèque. Tout le meuble, bureau, casiers garnis de bronzes dorés, date du premier Empire et vient du comte Pozzo. Le salon de réception, qui fait suite, est dans le style Louis XV; la peinture est blanche, les moulures des boiseries se contournent galamment; plusieurs portraits se détachent sur les panneaux, entre autres celui de Pozzo crayonné par Lawrence. Mais où l'admiration éclate, c'est quand on pénètre dans le grand salon. Ses trois fenêtres offrent sur le golfe

d'Ajaccio une vue qui tient de la féerie. On a peine à s'en détacher, et cependant la décoration dans le style de la Renaissance est bien faite pour fixer l'attention. Le plafond, avec son curieux enchevêtrement de solives et de compartiments écussonnés, a été copié sur le fameux plafond du château de La Palice. La magnifique cheminée en pierre, haute de plus de cinq mètres, flanquée de deux imposantes cariatides et ornée d'un basrelief représentant Vénus chez Vulcain, est la reproduction d'une œuvre de Jean Goujon. La tenture, comme le meuble, est en soie vieil or rehaussée de fleurons rouges. De grands portraits couvrent les murs : à droite de la porte donnant sur le hall, celui de Napoléon Ier en redingote grise, par David; à gauche, celui du comte Pozzo di Borgo, en costume chamarré d'ambassadeur, par Gérard. Les deux ennemis se font pendant; mais l'histoire ne

les a pas mis précisément sur le même pied. Paoli a sa place aussi. Sa tête poudrée d'avocat ne répond guère à l'idée qu'on se fait du défenseur énergique de la nationalité corse.

La salle à manger occupe à l'extrémité ouest du château un emplacement qui correspond à celui de la bibliothèque et du salon de réception à l'est. Trois tapisseries du seizième siècle s'enlèvent sur la tenture de peluche bleue, et, au-dessus de la grande cheminée, un bas-relief figure un Pozzo commandant les troupes du pape.

La visite pourrait se terminer là; mais le concierge nous fait gravir l'escalier, orné d'ailleurs de beaux panneaux flamands, et nous promène consciencieusement dans les chambres du premier étage. Ces pièces tendues de cretonne ou d'andrinople n'offrent aucun intérêt. La chambre du duc contraste même par ses dimensions

restreintes et son extrême simplicité avec la splendeur des appartements de réception.

La journée est d'une rare beauté. Accoudés aux balustres de la terrasse, nous jouissons d'une vue merveilleuse sur une partie de la Corse. Ce n'est plus seulement le golfe d'Ajaccio qui nous montre ses belles courbes et nous détaille ses promontoires finement ciselés. Au-delà des premières hauteurs, toute la chaîne centrale développe, dans cette atmosphère d'une pureté absolue, sa puissante ossature. Pas une cime ne manque à l'appel. A droite du col de Vizzavona, c'est le Monte Renoso, voisin de Bocognano; à gauche, le Monte d'Oro, seul visible d'Ajaccio; puis, en suivant la direction du nord-ouest, le Monte Rotondo; plus loin encore, à quelque cinquante kilomètres, le Monte Cinto, dont la cime, point culminant de la Corse, s'élance à deux mille sept cent dix

mètres. Un manteau de neige couvre tous ces sommets largement espacés. Sous nos yeux se dessine aussi la région que nous devons explorer. Voici le joli golfe de Sagone; voilà la pointe de Cargèse, dont nous distinguons les maisons blanches. Partout les lignes sont fières ou gracieuses. Quand les pentes ne sont point parées de verdure, le soleil déclinant en accuse les moindres reliefs, trace des ombres bleuâtres au creux des vallées et réchauffe de ses fauves rayons les déclivités grises. Nul bruit ne s'élève. Le panorama est aussi muet que s'il était peint sur une toile circulaire. A peine, dans ce vaste horizon, une demi-douzaine de villages, Afa, Alata, berceau des Pozzo, Appietto plaqué contre une muraille de granit rose, etc., attestent-ils la présence de l'homme.

Déjà le mont Pozzo di Borgo projette une ombre colossale sur la campagne d'Ajaccio; le soir vient, l'illumination s'éteint graduellement; les champs de neige rougissent aux derniers feux du jour; le paysage revêt les teintes neutres du crépuscule comme s'il s'enveloppait d'un voile; mais nos yeux emportent l'éblouissement de cette radieuse perspective, dont l'éclat nous a fait oublier les heures brumeuses des jours précédents.

sveleta antanna dan biyas antana akilora.

contro que marcillo do errollomo, por de matella da passaca de Albanino. V mos v top contra

Sagone.

Le trajet d'Ajaccio à Evisa par Sagone et Porto, et le retour par Vico comprennent cent soixante-quatorze kilomètres et demandent trois jours. C'est une charmante excursion qui, associant tous les contrastes, vous promène sur les plus aimables rivages ou vous entraîne au milieu des plus sombres gorges que l'imagination puisse rêver; mais il faut la commencer avec l'aurore, car le chemin est dur, les cols sont nombreux, et les interminables montées décourageraient des chevaux moins vaillants que ces petits corses qui n'ont jamais besoin de l'excitation d'un coup de fouet.

A quelques kilomètres d'Ajaccio, on passe sous l'aqueduc de vingt-huit arches qui y conduit les eaux canalisées de la Gravona, et on s'élève sur le versant de collines dont quelques broussailles clair-semées ne réussissent pas à égayer l'aridité. On franchit le col de Listincone, puis on continue à monter au milieu de grands mouvements de terrain jusqu'au col de San-Bastiano. Tout à coup, comme par l'effet d'un changement à vue, s'ouvre une perspective d'une beauté fascinante; mais ne la déflorons pas et, quittant la voiture, fermant volontairement les yeux pour avoir la surprise, gravissons le mamelon contre lequel s'adosse la chapelle de San-Bastiano. Du haut de cette pointe hérissée d'arbustes et de rochers un magnifique panorama s'offre à nous. C'est la mer surtout qui en fait les frais. On ne saurait croire comme elle se marie heureusement avec les aspects du pays. Il faudrait aller jusqu'en Grèce pour retrouver une pareille combinaison de lignes et de couleurs. Il faudrait aussi autre chose que des mots pour exprimer la sereine grandeur de cette scène qui réunit dans un même cadre trois plans de montagnes, dont les dernières sont coiffées de neige, la côte onduleuse du golfe de Sagone, la pointe effilée de Cargèse, qui paraît, comme celle de Bordighera, portée sur les eaux, le golfe désert de Lava et le cap de Feno, qui cache les îles Sanguinaires. Si on jette un coup d'œil sur la route qu'on vient de parcourir, on découvre les montagnes boisées qui dominent Ajaccio, le mont Pozzo di Borgo, sur lequel le château de la Punta fait une tache blanche, et une partie du golfe qui ressemble d'ici à un lac aux eaux dormantes.

Et toujours le regard se reporte sur la mer, qui déroule en paix son immensité bleue. Il semble qu'elle ait

trempé le paysage dans son immobile azur. Pas une ride ne court à sa surface, pas un bruissement ne se fait entendre; le flot expirant ne trace même pas un ourlet d'écume le long du rivage. Ce calme imposant, ce silence à peine troublé par les clochettes de quelques mules qui trottinent sur la route, sont, comme la verdure printanière, comme la fraîche coloration de cette matinée rayonnante, autant de traits du tableau qui concourent à le rendre inoubliable. Et puis le touriste en jouit avec une si parfaite tranquillité! Là, comme partout ailleurs en Corse, aucun importun ne rôde autour du point de vue; aucun maître d'hôtel ne s'est tapi aux alentours, comme une araignée dans sa toile, pour sucer jusqu'aux moelles l'innocent continental. Point de guide officieux qui vous escorte de gré ou de force et vous tracasse en vue d'un pourboire qu'il trouvera toujours trop

maigre. Le spectacle de la nature vous appartient sans restriction. Personne n'a l'idée de le commenter et encore moins de le tarifer.

La descente vers le golfe de la Liscia est un autre enchantement. La route court en corniche le long de la côte rocheuse, entre des maquis de cistes, d'arbousiers, de bruyères arborescentes qui foisonnent avec une incroyable vigueur. A quelques centaines de mètres, le beau village de Calcatoggio, étagé sur la hauteur, semble émerger d'une corbeille de verdure. A partir de la Liscia, estuaire d'un petit fleuve qui arrose la riche vallée de la Cinarca, nous cotoyons constamment la mer. La route taillée dans le roc contourne le promontoire sur lequel se dresse, comme une sentinelle oubliée, la tour génoise de Capigliolo. Bientôt apparaît l'embouchure du Liamone. Toute cette plaine alluviale passe pour être très mal-

saine. Des sables encombrent le cours du fleuve, et ses eaux stagnantes, infiltrées dans le sol, répandent la malaria aux environs. Les terres sont néanmoins cultivées avec soin. Ce n'est pas sans une réelle stupeur que nous apercevons une dizaine d'hommes qui, placés en ligne, défoncent avec ardeur. Des Corses qui travailleraient! Le spectacle serait nouveau. On sait que les insulaires professent le plus absolu mépris pour les besognes manuelles. Quand ils ne causent pas politique dans la rue ou au café, ils poussent un âne devant eux ou se promènent à cheval, le fusil en bandoulière. Il ne nous est pas arrivé d'en rencontrer un seul qui tînt la charrue ou maniât la bêche. Ces gens qui piochent ne peuvent être des compatriotes de Paoli. Nous le saurons avant peu.

Quelques minutes après, nous arrivons à Sagone, fort petit port de mer où nous comptons tout juste six maisons. La première est une auberge d'un aspect peu engageant, malgré l'enseigne: « Au rendez-vous des amis. » Le garde-manger est vide, selon l'usage; mais la vieille aubergiste finit par dénicher des œufs, et nous avons la certitude de ne pas mourir de faim. En attendant l'heure de la table d'hôte - car il y en a une, malgré l'absence de tout aliment sérieux nous procédons à la visite de Sagone. Six maisons, ai-je dit. Au-dessus d'un long bâtiment percé de cinq portes, on lit : « Entrepôt général de denrées coloniales et matériaux pour construction; » sur la cinquième porte, en lettres rouges : « Eglise. » On nous ouvre cet humble sanctuaire, qui n'est qu'une simple chambre. Saint Appien, patron du lieu, y a sa statue en bois doré. Le curé ne réside pas à Sagone, faute de logement; il habite Vico et vient tous les dimanches, par la diligence, célébrer la messe. Une église neuve a été commencée aux frais d'un habitant de Sagone; mais il est mort récemment, et les murs sont restés à hauteur d'homme. Quand achèvera-t-on le modeste édifice? Il faudrait seulement trois ou quatre mille francs, et naturellement les paroissiens comptent sur le gouvernement pour leur faire ce petit cadeau.

On ne se douterait guère aujourd'hui que Sagone a été autrefois le siège d'un des six évêchés de la Corse. Il est vrai d'ajouter que, dès le moyen âge, les évêques s'étaient fixés à Vico, où ils étaient plus en sûreté que sur cette plage exposée aux soudaines attaques des Sarrasins. Les guerres civiles et les fièvres paludéennes ont achevé l'œuvre des pirates, et l'ex-ville épiscopale n'est plus qu'un misérable hameau, dont deux maisons se rattachent administrativement à Vico et les quatre autres à Cargèse. La localité a été cependant dotée d'une école, et nous faisons même la connaissance de l'institutrice, qui rêve mélancoliquement sur la grève. Elle a, nous dit-elle, une vingtaine d'enfants sous sa direction; mais l'année scolaire ne dure que sept mois, les petits bergers s'en allant dans la montagne dès le mois de mai et n'en descendant qu'en octobre.

- Que fait votre mari? demandonsnous à la jeune femme, en apprenant que cet homme habite près de Vico.
- Il est fils unique, nous répondelle sans autre explication.

Il paraît que c'est une profession très estimée en Corse, car ce n'est pas la première fois que nous l'entendons citer à l'égal d'une situation sociale bien définie. Il faut peu de chose pour occuper un Corse. La même question posée à une autre femme nous a valu une réponse aussi typique : « Il a des oliviers; il les laisse croître. » Comme ce travail — continu et non apparent — est bien en rapport avec les aptitudes des indigènes!

Cependant l'heure du déjeuner est venue. A notre table s'assecient les notabilités du pays, c'est-à-dire le sous-brigadier de la douane, le courrier de la poste et le régisseur des propriétés du comte Multedo, M. Jean-Paul Cervetti. La conversation de ces braves gens sur les hommes et les choses du pays nous amuse réellement; mais je n'en retiens que ce qui a trait à l'exploitation agricole et viticole du comte Multedo. Ce dernier, très considéré, très populaire, élu jadis député et nécessairement invalidé au profit d'un opportuniste quelconque, a défriché le maquis, il y a une quinzaine d'années, et constitua un riche vignoble dans la vallée du Liamone. Comme le phylloxéra commençait à sévir en Corse, il a planté tout de suite sur cépage américain,

Viala ou Riparia. Les plants prennent dans ce sol neuf un rapide développement. Un pied de cinq ans est assez fort pour supporter sans broncher le poids d'un homme assis. Actuellement la récolte se chiffre par un millier d'hectolitres. Les vins sont de diverses natures, rouge ordinaire ou supérieur, muscat, blanc doux, pseudomalaga, fait avec un muscat noir et un autre raisin nommé Diagarino, dont la fermentation est coupée par l'adjonction d'alcool. On récolte aussi des cédrats destinés à la confiserie. La plage de Sagone est couverte de tonneaux où ces fruits infusent dans l'eau de mer en attendant leur enlèvement par bateau. On fait enfin de l'huile et on fabrique le fameux fromage de chèvre qui fait les délices des Corses, le broccio. Ce dernier produit est fort recommandable. Battu avec de la crème, il a une saveur particulière qu'il est difficile de préciser et

qui tient évidemment aux plantes aromatiques dont les chèvres se nourrissent.

J'interroge discrètement Cervetti sur la nationalité des manœuvres que nous avons aperçus près du Liamone.

- Ce sont des Lucquois, nous répond-il. Vous savez probablement qu'il nous en vient tous les ans une vingtaine de mille pour faire les gros travaux de la culture.
 - Combien les payez-vous?
- Deux francs par jour, et sur cette somme ils économisent un franc soixante-quinze centimes. La vie leur coûte si peu! Ils s'entassent à dix ou douze dans une chambre. Leurs repas se composent exclusivement de polenta, c'est-à-dire de bouillie faite avec de la farine de châtaignes. Ils boivent làdessus quelques gorgées d'eau claire, et, avec vingt-cinq centimes, ils subviennent à tous leurs besoins.

Vraiment ces Italiens gâtent le

métier. Aussi les Corses, qui sont trop heureux de les employer, les tiennent-ils en profond mépris. L'épithète de *Lucchese* constitue un sanglant outrage. N'est-ce pas, en effet, comme si l'on se permettait d'appeler quelqu'un « espèce de travailleur? »

Cervetti tenait à nous faire voir son établissement. Ce n'est pas loin, et notre cocher se prête d'autant mieux au détour qu'il sait qu'il y gagnera une bouteille. Le régisseur nous promène dans ses celliers. Il y a là trois cent cinquante foudres de toutes capacités. Si nous écoutions l'obligeant Cervetti, nous goûterions de tout, de l'Esigna, du Roani blanc, de l'eau-de-vie de mare, etc. Les robinets s'ouvrent et coulent de toutes parts; les verres s'emplissent et se vident avec une inquiétante rapidité. C'est avec une peine infinie que nous nous défendons contre ces libations, et, quand nous partons, Cervetti nous glisse encore P. C.

trois bouteilles dans la capote de la voiture. Si nous n'avons pas mangé beaucoup à Sagone, nous avons eu au moins de quoi boire. VI

Les Calanche.

Une demi-heure après nous étions chez les Grecs. Cargèse est une de leurs colonies modernes. En 1676, sept cent trente habitants du Péloponèse, fuyant la tyrannie des Turcs, s'établirent dans la région sous les auspices de la république de Gênes, et, après diverses vicissitudes, leurs descendants se fixèrent dans la petite ville de Cargèse qui fut bâtie à leur intention par M. de Marbeuf, gouverneur français de la Corse.

Sur deux monticules voisins, dominant le golfe de Sagone, se dressent deux églises, l'une latine, l'autre appartenant au rite grec uni. Une promenade dans les rues, assez régujièrement tracées, nous donne l'occasion d'entrer en relations avec le pope. M. César Coty est un jeune prêtre fort aimable et fort intelligent, qui a passé onze ans à Rome et y a fait ses études au collège de la Propagande. Ainsi qu'il nous l'explique, des nuances de pure forme séparent seulement les deux cultes. Les fidèles du rite grec communient sous les deux espèces et consomment, au lieu d'une hostie azyme, du pain ordinaire. Les offices se célèbrent indifféremment dans une église ou dans une autre. On compte en chiffres ronds cinq cents grecs contre six cents catholiques romains.

- Ne pensez-vous pas, demandonsnous au pope, que l'identification du rite serait préférable à cette variété dont vos deux églises voisines offrent l'exemple?
- Non, non, tout au contraire, nous répond-il vivement. La diversité

des formes ne fait que mieux ressortir l'unité du dogme. Le rite extérieur peut varier avec les habitudes et les traditions des races. En observant le nôtre ainsi que nos pères l'ont observé depuis bien des siècles, nous proclamons comme vous, catholiques romains, qu'il n'y a qu'une croyance et qu'un pasteur. C'est la même foi confessée en termes différents, mais synonymes.

Nous nous déclarons convaincus, car notre station chez Cervetti ne nous avait nullement préparés à soutenir une discussion théologique. Quand nous avons rencontré le pope, il cheminait avec quelques notables; d'autres habitants humaient l'air devant leurs portes. En cet heureux pays le repos dominical s'étend à toute la semaine. Jamais les indigènes n'ont l'air de soupçonner qu'on puisse travailler entre ses repas. Ainsi que d'autres localités, Cargèse nous a

laissé l'impression d'une population de petits rentiers promenant leurs loisirs sur la voie publique. C'est bien cela, sauf les rentes. Comme ce désœuvrement contraste avec notre existence affairée! Peut-être ici est-ce un souvenir de la vie hellénique qui, aujourd'hui comme au temps de Périclès, se passe en plein air et en conversations où la politique joue le principal rôle. On prétend qu'en dépit des alliances corses, le type grec est encore reconnaissable à Cargèse. Nous ne nous en sommes pas aperçus. Les femmes surtout que nous avons entrevues n'avaient rien de commun avec les modèles qui ont inspiré Phidias et Praxitèle. Quelques-unes toutefois auraient bien mérité l'épithète de « boôpis » qu'Homère décernait si volontiers aux déités olympiennes.

A quelques kilomètres de Cargèse, on laisse à gauche le golfe de Pero, puis celui de Chioni, gardés comme toute la côte par des tours génoises. Une longue montée décrit ses lacets aigus le long d'un petit torrent, au milieu d'un désert lugubre et nu où la fièvre se tient en permanence. Du col de San-Martino, le regard enfile toute la gorge de la Sologna, qui aboutit à la mer. Un beau site de brigands! Je dois déclarer pourtant que nous n'en avons pas aperçu et que nous n'avons même pas eu l'idée qu'on pouvait en rencontrer. Ce n'est pas qu'il en manque, surtout dans le sud de l'île. Des statisticiens estiment à cinq cents le nombre des gens qui tiennent le maquis. Les touristes n'ont pas à s'en plaindre. Le brigandage corse n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

L'homme devenu bandit à la suite d'un crime passionnel ou d'une vendetta de famille ne s'amuse pas à détrousser de simples voyageurs au coin d'un bois. Il exploite les propriétaires, lève des impôts, assassine quelquefois, mais ne fait pas le portemonnaie. Le Corse a de la tenue jusque dans le banditisme.

La gendarmerie, de temps à autre, dérange cette industrie. Elle n'est cependant pas toujours heureuse dans ses expéditions. Pas n'est besoin de rappeler l'aventure extraordinaire des Bellacoscia, qui sont restés quarante ans en délicatesse avec la justice, sans que jamais on ait pu mettre la main dessus. On nous contait ces jours-ci un autre trait tout récent qui ne manque pas de saveur. Il y avait - et il y a encore - au centre de l'ile un bandit que je pourrais nommer Falsacapa, comme le chef des Brigands d'Offenbach, mais que, pour respecter la vérité, j'appellerai simplement Capa.

Un jour, un gendarme, rencontrant dans un endroit écarté un mendiant quelconque, somma ce dernier de s'arrêter. Le mendiant effrayé prit la fuite. Le gendarme lui lâcha un coup de fusil, et, quand il eut abattu son homme, il chercha à se persuader qu'il avait tué le terrible Capa. Le capitaine de gendarmerie prévenu partagea cette conviction et adressa à ses supérieurs un rapport où il se mit lui-même en avant. Avec son imagination méridionale, il avait reconstitué la scène telle qu'elle aurait pu se passer : Capa surpris dans ses retraites inaccessibles, les gendarmes faisant preuve d'un courage héroïque, le capitaine s'élançant à leur tête, une lutte désespérée, et finalement la mort du scélérat assurant le triomphe de la force publique. Tout cela était très beau. Malheureusement Capa, informé de sa propre mort, réclama. Ce brigand fin-de-siècle écrivit tout simplement aux journaux pour déclarer qu'il était en vie et continuait son commerce. La lettre de rectification fit du bruit, l'affaire devint mauvaise pour la gendarmerie, et le capitaine déplacé alla combiner sous d'autres cieux des exploits moins chimériques.

Trois kilomètres après le col de San-Martino, à une altitude de cinq cents mètres, nous atteignons le col de la Croix. Au premier tournant de la route, une perspective magique se déroule devant nous. Piana et les aiguilles des Calanche, le golfe de Porto, terminé brusquement par le Monte Senino, et celui de Girolata, borné par la pointe Scandola, nous apparaissent subitement. Le soleil déjà bas colore au-delà de toute espérance ce merveilleux décor. Les roches superbes du premier plan font valoir par une énergique opposition le bleu souriant de la mer et le glacis d'azur qui revêt les côtes. Les escarpements des Calanche rougissent, comme s'ils étaient incandescents; les aiguilles flamboient, pareilles à des langues de

feu. C'est un contraste et en même temps une richesse, une intensité de couleur qui nous arrachent des cris d'admiration. Une vision semblable, sous un éclairage aussi parfaitement à souhait, s'imprime dans la mémoire avec une netteté qui défie la persistance d'un cliché.

La route descend vers Piana. Le village domine le golfe de plus de quatre cents mètres, et la marine de Ficajola lui sert de port. Notre voiture s'arrête à la dernière maison, devant une auberge qui s'intitule pompeusement Hôtel des Calanche. Comme toujours, c'est un hôtel qui n'a ni voyageurs ni comestibles; mais les chambres sont bien tenues, et, à l'heure du dîner, nous trouvons les œufs traditionnels qui ne nous ont pas encore fait défaut. Bénies soient une fois pour toutes les poules qui entretiennent notre misérable existence! How siles a seefant ast moites

Un soleil resplendissant éclaire le lendemain notre départ. Un quart d'heure après avoir quitté l'hôtel, nous entrons dans la région des Calanche. On appelle ainsi de gigantesques rochers de granit rouge, ébréchés, troués, excavés, découpés avec la plus étonnante fantaisie, qui s'élancent en aiguilles du milieu d'épais maquis. C'est une des plus rares curiosités de la Corse et peutêtre de l'Europe. Il y a là un paysage de pierre, un chaos d'aspérités menaçantes, un labyrinthe de gouffres béants, comme je n'en connais ni dans les Alpes ni dans les Pyrénées. Avec une sûreté imperturbable, la route circule à travers ces masses prodigieuses, surplombée par elles et toujours au bord d'épouvantables abimes. La verdure disparaît bientôt; la montagne nous montre à nu ses côtes décharnées et ses vertèbres en dislocation. Des rochers isolés pointent de

toutes parts. On dirait qu'un Titan, ami de la sculpture, s'est plu à les dégrossir. Tantôt ce sont des cônes, des obélisques, des tours croulantes, des bastions démantelés; tantôt ils affectent des formes d'animaux. Il en est un qui ressemble à une énorme tête de lévrier; d'autres évoquent l'idée de mammouths pétrifiés, de dragons endormis, de batraciens monstrueux. Quel spectacle ce doit être au clair de lune! Et ce qui fait une opposition frappante, ce qui est la note caractéristique du site, c'est qu'au-delà de ces sinistres formations, au-delà de ces rugosités et de ces déchirures qui ne réveillent que des pensées de violence et de mort, on aperçoit la mer toujours bleue et les échancrures élégantes du golfe de Porto : l'Eden à proximité de l'Enfer, le calme élyséen des flots somnolents à côté de la nature la plus étrangement convulsée, le bleu céleste en contraste avec les

tons empourprés du granit. Le défilé n'a pas plus de deux kilomètres; mais, chaque tournant en modifie profondément l'aspect, et il semble que de nouveaux abîmes ouvrent leurs bouches ténébreuses à mesure qu'on avance. Quand elle a contourné le dernier rocher - la tête de lévrier, la route descend à travers une belle forêt de pins et de chênes verts. Une végétation touffue couvre toutes les saillies, cache tous les ravins, comme si elle prenait sa revanche de l'affreuse aridité du passage. Et toujours, devant soi, à quelques centaines de mètres, par-dessus les masses verdoyantes, on promène ses regards sur ce golfe de Porto, dont un artiste de premier ordre paraît avoir tracé les délicieux contours.

to bles white the same of the street of

VII

Evisa.

Quand on arrive en vue de Porto, il semble que l'admiration soit épuisée, et cependant l'excursion nous ménage d'autres surprises qui la forceront encore. Sans descendre au hameau, composé de quelques maisons et de deux usines, la voiture, prenant la route d'Evisa, remonte la rivière de Porto, et elle en suit constamment la rive gauche sous les escarpements grisâtres du Capo d'Orto. Peu à peu le lit du torrent se rétrécit. Des ravins qui y aboutissent entraînent la route en d'invraisemblables circuits, tandis qu'en face, adossé à une muraille

rouge, le village d'Ota s'élève en amphithéâtre.

Soudain notre cocher arrête ses chevaux, saute de son siège et regarde avec les marques de la plus intense curiosité deux individus qui se promènent dans un pré à trois cents mètres au-dessous de nous.

- Qu'est-ce que c'est? lui demandons-nous.
- Voyez vous-mêmes, messieurs,
 c'est M. Ceccaldi, député d'Ajaccio.

Avons-nous assez de chance d'apercevoir un député dans cette gorge!

Ce M. Ceccaldi est là dans son domaine agricole et électoral. Ota est un de ses bourgs pourris. Grâce à lui et surtout aux subventions qu'il a su arracher, cette commune de treize cents âmes s'est construit un « groupe scolaire » comme peu de chefs-lieux d'arrondissement en possèdent. C'est un superbe échantillon de la folie qui sévit depuis quinze ans. Le nombre

des enfants à instruire est fort restreint; mais l'édifice sert à plusieurs fins.

On loge des chevaux au rez-dechaussée, et M. Ceccaldi s'est réservé un appartement au premier. Quoiqu'elle jouisse d'une certaine aisance, la commune s'est nécessairement obérée. Mais qu'importe? La vanité locale est satisfaite, le palais scolaire tout blanc, tout flambant neuf, détache vivement sur le fond grisâtre des vieux logis sa vaste façade percée de cinquante fenêtres. Il faudrait que le passant fût bien grincheux pour ne pas s'extasier devant ce monument.

La sévérité du paysage s'accentue; des pyramides d'un gris bleuté percent les nuages; des châtaigniers s'agrippent aux pentes et tordent désespérément leurs branches; la route continue à se livrer à des circuits désordonnés. Au col de Capicciolo, le spectacle prend un caractère de grandeur vraiment extraordinaire. On domine le confluent du ruisseau d'Aîtone à l'endroit où il sort de la Spelunca, c'est-à-dire d'un effroyable défilé formé par des murailles de granit noirâtre étagées par assises, comme un mur cyclopéen qui aurait été bâti avec des pierres de cent mètres cubes.

Gustave Doré, dans son illustration de l'Enfer dantesque, n'a rien conçu de plus terrifiant que ces parois à pic, que ces gouffres obscurs, que ces sommets tailladés comme des scies colossales. Le paysage sue l'horreur. A travers ce déchaînement de la matière, la route serpente comme une rainure pratiquée dans la montagne absolument verticale. Si l'on veut risquer un coup d'œil dans les mystérieuses profondeurs où gronde le torrent, il faut se coucher à plat ventre. C'est le précipice avec ses attractions et ses vertiges dans toute

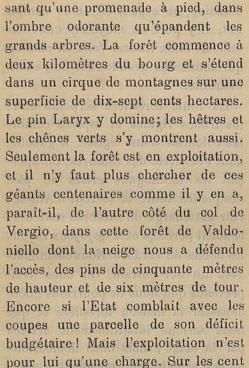
l'acception du mot. Quand on relève la tête, on aperçoit à l'horizon, pardessus les chaînes rougeâtres, les cimes blanches du Monte Cinto.

Les lacets se multiplient. Evisa se montre pendant quelques instants, appendu à son rocher, puis en face Marignana, et plus loin Cristinacce. La route franchit enfin la rivière de Porto et s'élève par de nouveaux méandres jusqu'à la chapelle Saint-Cyprien qu'environne le cimetière. Encore quelques tours de roue, et nous atteignons cet étrange bourg d'Evisa, dont les maisons s'étagent à huit cent cinquante mètres d'altitude dans une situation d'une beauté vraiment tragique.

Notre gîte est assuré. Une dépêche envoyée hier de Cargèse a prévenu de notre arrivée le brave père Gigli qui tient l'hôtel. Ce petit vieillard édenté, que nous appelons Carrara pour nous conformer à l'usage, nous reçoit à

merveille et s'excuse de nous loger à l'étroit. Sa maison n'est pas grande, et elle est déjà pleine de touristes. Des sons gutturaux partant de la salle à manger nous avertissent que la race anglo-saxonne compte ici des représentants. Heureusement il y a au second étage une autre salle, et nous nous y attablons à côté d'un aimable ménage parisien en villégiature à Evisa. Le menu nous change peu : des œufs, du macaroni, du broccio. Ce serait à se croire plus que jamais en carême, si le père Gigli ne tirait pour nous d'une armoire une petite boîte de foie gras conservé qui représente pour lui la quintessence de la bonne chère.

Nous avons par exception une demijournée de loisir. C'est à la forêt d'Aïtone que nous la consacrons. Quand on a roulé sans trêve et sans relâche comme nous l'avons fait depuis huit jours, il n'est rien de plus repo-



quarante-neuf mille hectares de forêts qui couvrent le cinquième de la surface de l'île, quarante-cinq mille hectares lui appartiennent. C'est un joli

P. C.



domaine, et cependant, tout compte fait, il y perd en moyenne une centaine de mille francs. Voilà un résultat qui donne une grande idée de l'administration.

La route forestière serpente entre les troncs rigides et espacés comme les colonnes d'une église. A gauche, dans l'éclaircie des ramures, on aperçoit les montagnes grises au pied desquelles coule le torrent d'Aïtone; l'air est chargé de salubres senteurs ; le soleil perce çà et là de joyeux rayons les dômes de verdure. Nous cheminons avec un bel entrain. On nous avait prévenus que nous ne pourrions guère dépasser la maison forestière et que nous serions infailliblement arrêtés par la neige; mais nous demeurions un peu sceptiques. Cependant, à quelque cinq kilomètres d'Evisa, une flaque blanchit, comme un premier avertissement. Plus loin, la route est tout à coup et absolument couverte. La hau-

teur de la neige n'excédant pas dix centimètres, nous tournons l'obstacle; mais la marche est difficile sur les pentes pierreuses et embroussaillées. N'importe, nous avançons toujours. Au sixième kilomètre, à la faveur d'une clairière, les dernières rampes du col de Vergio se laissent voir, comme pour nous provoquer à une folle entreprise. Vains efforts! La neige reparaît, et cette fois elle a quarante centimètres. Il serait extravagant de poursuivre, et, s'il y a deux mètres au col, nous y serions probablement fort gênés. Au retour, nous nous arrêtons au Belvédère. C'est un éperon rocheux projeté sur le torrent d'Aïtone. De cette terrasse, on plonge dans la gorge qui aboutit à la Spelunca. Toutes ces murailles de sombre granit s'enfoncent dans l'abîme avec une effrayante verticalité. Des crêtes se hérissent à leurs sommets et confondent leurs indentations. On ne saurait rêver un site à la fois plus grandiose et plus rébarbatif. Les convulsions primitives de la nature se déchiffrent ici à livre ouvert. Le tumulte règne encore dans les lignes. Tout est hostile et menaçant. Ces montagnes hachées par les cataclysmes se dérobent à l'escalade, ces précipices se creusent avec une soudaineté qui donne le frisson, ces roches acérées se dressent comme de prodigieuses baïonnettes. Il semble qu'il n'y ait pas de place pour l'homme au milieu de ce paysage si extraordinairement tourmenté.

Quand nous rentrons à Evisa, le père Gigli nous annonce qu'il a un poulet et des truites à nous offrir. C'est une fortune inespérée. Nous en sommes tellement suffoqués que nous oublions tout à fait les plaisirs mondains qu'Evisa nous tenait en réserve. Il y a, en effet, dans une écurie voisine, un dentiste forain, qui, après avoir travaillé les rudes mâchoires des naturels, leur donne une représentation d'ombres chinoises. Ce sera pour une autre fois.

Une route plus courte que celle que nous avons suivie doit nous ramener à Ajaccio. Le ciel s'est couvert pendant la nuit et, au matin, le temps est douteux. A la sortie d'Evisa, la route traverse un bosquet d'énormes châtaigniers, dont les racines se replient et se contournent comme des boas. A l'ouest, tout au fond, on aperçoit vaguement une tranche du golfe de Porto. La traversée du village de Cristinacce nous vaut le spectacle d'un enterrement. Les cloches tintent dans le silence de la vallée; des pénitents blancs se dirigent deux par deux, comme une procession de fantômes, vers la maison mortuaire; leurs capuchons ne dissimulent pas leurs traits, et ce n'est, nous dit-on, que le vendredi saint qu'ils les cachent sous la

cagoule percée de trous pour les yeux. Ces confréries sont très répandues en Corse. A Ajaccio, elles ont plusieurs églises pour siège. Saint-Roch est la paroisse des cordonniers; Saint-Erasme, des marins; Saint-Charles, des maçons; Sainte-Lucie, des laboureurs et des jardiniers. Toujours la robe est blanche; la pèlerine seule diffère de couleur.

A peu de distance de Cristinacce, on franchit la rivière de Porto et on s'élève en zigzag le long d'une montagne qui fait face au village. Une forêt de chênes verts couvre les brusques mouvements du sol; des quartiers de roches adoucissent leurs profils sous le velours des mousses; des ruisseaux murmurent dans le feuillage; chaque tournant déplace le point de vue et ajoute au tableau quelque trait nouveau. Il n'y a malheureusement pour nous qu'un détail qui ne change pas : c'est un brouillard parfaitement

délimité qui obstrue le col de Sevi. Quand nous y arrivons, nous entrons de plain-pied dans le nuage, et il nous faut faire notre deuil du panorama qui est renommé. Il est vrai qu'un peu plus bas nous en retrouvons la moitié. Tout le bassin du Liamone et ceux des rivières affluentes se développent comme sur une carte. Vico s'étale à nos pieds. En face de la petite ville, une esplanade ombragée porte le couvent de Saint-François. La brillante verdure des vallées contraste avec les austères montagnes qui les encadrent, avec les escarpements de la Sposata ou les sommets neigeux du Monte Rotondo, dont les nuages momentanément écartés nous laissent entrevoir quelques parties. Si la perspective n'est pas complète, elle est encore très belle.

Vico est l'ancienne capitale de la province et un lieu de villégiature très apprécié des Ajacciens; mais la vue nous en suffit, et nous prenons, sans y descendre, la route de Sagone. Au col de Saint-Antoine, un autre panorama nous attend : c'est encore la vallée de Vico avec celle de Sagone et la mer qui découpe un triangle d'azur pâle dans l'entre-croisement des pentes.

Puis les montagnes se rapprochent; des châtaigniers, des arbres fruitiers, des vignes égaient le vallon de la Balogna; mais ce n'est qu'un court entr'acte. Le maquis, l'inévitable maquis reparaît et jette sur les flancs des collines un manteau chatoyant comme du satin. Ce n'est pas qu'il faille s'en plaindre ni faire surtout des vœux pour qu'il disparaisse graduellement devant les progrès de la culture. Ces fourrés de cistes et d'arbousiers sont la plus gracieuse parure de la Corse, et ils ont, du reste, une autre utilité que celle de plaire aux artistes ou de servir de retraite aux

brigands. Ils maintiennent la fraicheur du sol et sauvent ainsi la végétation des caresses trop ardentes du soleil. Sans leur intervention tutélaire, l'île entière ne serait plus qu'un bloc de granit d'où la vie ne tarderait pas à se retirer.

Quand nous débarquons à Sagone, « Au rendez-vous des amis, » les importants personnages dont nous avons fait précédemment la connaissance sont attablés autour d'une bouillabaisse; mais le plat n'est pas très appétissant et les œufs à la coque continuent à jouer pour nous ce rôle providentiel qui s'est affirmé dès le premier jour. Le ciel, brumeux dans la montagne, est, au bord de la mer, d'une sérénité sans réserve. Deux heures d'arrêt réconfortent nos chevaux, et nous reprenons allègrement la route d'Ajaccio. Une station au col de San-Bastiano nous permet de revoir encore une fois le ravissant panorama du golfe de Sagone. Comme on voudrait avoir des loisirs et ne pas compter les minutes qu'on passe devant ces rares perspectives! Mais le voyageur ne s'appartient pas, il est aux ordres de son cocher, et le nôtre veut rentrer à Ajaccio avant la nuit. Nousmêmes, il faut l'avouer, nous ne tenons pas à manquer l'excellente table d'hôte de l'hôtel de France. Le menu nous fera oublier les douzaines d'œufs que nous avons consommées en trois jours.

appensent of les couts à la coque continuent al jouer pour nous ce rêle providentes qui slest affirmé dès la promier jour. Le ciel, brameux dans la montague, est, au bord de la mur, dunie sérénité sansa réserve. Doux reux, et nous repronons allègrement la route d'Ajaccio. Une station au cul de San-Bratimo nous parmet de revoir

passe à Ajaccio n'élait pas le bon. Il restait la ressource de la diligence;

Saint-Florent.

Comment n'avons-nous pas complété notre petit voyage par une excursion à Bonifacio? C'était, en apparence, assez simple, et cependant nous nous sommes heurtés à de graves difficultés. Notre plan était de prendre à Bastia un bateau de la compagnie Fraissinet qui, d'après l'horaire, part tous les vendredis soir pour Bonifacio, y fait une escale de quelques heures, touche à Propriano et arrive le samedi soir à Ajaccio. Mais quand nous sommes allés aux informations, le bateau était en réparation et le service suspendu. Un autre bateau va d'Ajaccio à Bonifacio. Seulement, c'est une fois tous les quinze jours, le dimanche, et précisément le dimanche que nous avons passé à Ajaccio n'était pas le bon. Il restait la ressource de la diligence; mais c'est pour les cas désespérés. Quand on a vu ces horribles véhicules, contemporains de Paoli, on hésite à s'y enfermer pour dix-huit heures, sans compter le retour. Bref, renonçant à Bonifacio et à ses bouches, nous reprenons tranquillement le train de Bastia. La route est bonne à revoir, et le Monte Rotondo nous fait même la politesse de se découvrir tout à fait devant nous.

Bastia n'a plus de mystère pour nous et nous consacrons à l'excursion de Saint-Florent la dernière journée que nous avons à passer en Corse. Trois heures et demie de voiture. La route, bordée d'agaves et de platanes, passe sous l'arche hardie du pont de Montepie et s'élève sur le flanc de collines semées de jardins et de

cottages. Au-delà du couvent de Saint-Antoine, on domine l'étang de Biguglia, une partie de la côte orientale et une vaste étendue de mer où se profilent l'île d'Elbe et les autres îlots de l'archipel toscan. Un brouillard enveloppe le col de Teghime, vers leques nous montons en zigzag. Mais, au moment même où nous parvenons à son altitude de cinq cent quaranteun mètres, ce brouillard s'écarte avec courtoisie, et, d'un coup d'œil, nous apercevons les deux mers. La descente s'opère par de grands lacets et offre une vue superbe sur le golfe de Saint-Florent. Une petite chaîne calcaire entoure à distance et cache la ville. Cet accident géologique est curieux : du haut de la route, on prendrait les monticules régulièrement espacés pour une série de pyramides ou d'énormes taupinières. Des villages, Barbaggio, Palazzo, s'échelonnent sur les versants de la montagne, dont la route épouse toutes les sinuosités. Quand nous avons franchi la chaîne calcaire par le col de San-Bernardino, nous suivons entre deux murailles de pierre l'étroite vallée de Ficajola. Les deux rives sont bordées de lauriers-roses qui croissent là spontanément; mais ils ne sont pas encore fleuris, et cette beauté locale nous échappe, comme ailleurs la frondaison des châtaigniers. Un pont, une plage de sable, et nous entrons à Saint-Florent.

La petite ville se présente d'une façon pittoresque au bord d'un golfe magnifique. Des remparts de sa vieille citadelle, la vue s'étend sur les hauteurs du cap Corse, qu'une brume légère semble reculer. La mer est d'un bleu charmant et marque d'une frange d'écume les contours des promontoires qui découpent le rivage. Le port est bien calme; deux pêcheurs raccommodent leurs filets, et c'est tout. On semble dormir ici.

Nous nous attarderions volontiers à déjeuner, car la cuisine est distinguée chez M^{me} Noella, dont le mari est maître de port. Nous mangeons dans de la faïence peinte, et, détail inoui! signe d'une civilisation parvenue à son apogée! M^{me} Noella nous change les fourchettes après le poisson.

Venus par le col de Teghime, nous retournons à Bastia par le col de San-Stefano et le défilé de Lancone, accomplissant ainsi un voyage circulaire. La végétation devient plantureuse; des cactus aux lames menaçantes, des figuiers de Barbarie aux raquettes épineuses remplissent l'office de haies; de robustes oliviers arrondissent leur feuillage argenté; des vergers et des prairies alternent avec les châtaigneraies. Oletta, perché sur une colline, étage artistement ses maisons blanches, et, plus loin, Olmeto-di-Tuda s'entoure d'ormes séculaires. Après le col de San-Stefano, qui offre une belle vue

sur la fertile région du Nebbio et sur le désert des Agriates, la route s'enfonce dans le défilé de Lancone. Ce passage est d'une implacable sauvagerie. Deux remparts terrifiants, le Monte Pinzali et le Monte Rotto encaissent le torrent du Bevinco. Avec une hardiesse surprenante, la route, taillée dans la première de ces revêches montagnes, court en corniche et parfois en encorbellement le long du précipice où les eaux font rage. Ce mince ruban se faufile ainsi sur une étendue de quinze cents mètres, en dépit de tous les obstacles que lui opposaient les murailles de granit. Quand la gorge s'évase un peu, on découvre la mer, puis à la descente, au col de Saint-Antoine, l'étang de Biguglia. Les cultures reparaissent, les aspects dramatiques s'effacent; au loin, Bastia se montre avec sa citadelle génoise et sa ceinture de vertes collines.

Une heure après nous étions à bord du Bocognano, qui déjà nous avait amenés de Nice. La mer Tyrrhénienne sommeille doucement; le jour s'éteint, les étoiles s'allument au ciel, et leur faible clarté nous laisse entrevoir la côte du cap Corse, que le paquebot longe à une courte distance. Quand le phare de la Giraglia nous décoche son feu, nous envoyons un adieu à cette Corse, dont l'originale beauté nous laissera les plus attrayants souvenirs.

Autun. - Imp. Dejussieu.

